

Vérité ontologique et valeur morale chez Platon

Les mercredis 1^{er} et 8 avril, 13 mai à l'Espace Léo Ferré ; 22 avril, 20 et 27 mai au Petit Toursky.

Vie et œuvre de Platon

Lorsque naît Platon, en 428/427, dans une famille riche et cultivée, la guerre du Péloponnèse bat son plein (431-404) et Périclès vient de mourir, victime de la grande peste qui dévasta la cité. La démocratie athénienne est par deux fois renversée par un coup d'Etat oligarchique, en 411-410 et 404-403, épisodes de terreur dans lesquels furent impliqués deux proches parents de Platon, Critias et Charmide. Platon fréquente les milieux philosophiques et sophistiques d'Athènes, et se rapproche en particulier de Socrate. Lorsque celui-ci est exécuté en 399, Platon se met à écrire des dialogues inspirés des thèmes et de la manière dont Socrate conversait avec des jeunes gens ou des sophistes. Cette **première période** de son œuvre, qui se caractérise par des traits proprement socratiques tels que l'aveu d'ignorance, la recherche des définitions des vertus, la méthode de mise à l'épreuve et de réfutation des propositions (*élenchos*), comprend les dialogues suivants : *Apologie de Socrate, Criton, Lachès, Charmide, Lysis, Euthyphron, Ion, Protagoras, Alcibiade, Hippias mineur, Hippias majeur, Euthydème, Ménexène*¹. Les trois dialogues suivants (*Cratyle, Gorgias, Ménon*) constituent une **transition** vers des thèmes et méthodes plus proprement platoniciens, puisqu'on y trouve une ébauche de la théorie des idées, de l'immortalité de l'âme et de la réminiscence, ainsi qu'un intérêt pour les sciences de l'époque, toutes choses étrangères à l'activité de Socrate d'après l'ensemble des témoignages qui nous sont parvenus.

En 388-387, Platon voyage en Italie du Sud, où il rencontre probablement des pythagoriciens, et en Sicile, où il tente en vain d'influencer le tyran de Syracuse Denys Ier. De retour à Athènes, il fonde l'Académie. Commence alors sa **période de maturité**, fondatrice de ses principaux concepts ontologiques et politiques, avec les dialogues *Phédon, Le Banquet, La République, Phèdre*.

Une vingtaine d'années plus tard, Platon retourne à Syracuse, à la demande de son ami Dion, pour tenter d'influencer le nouveau tyran Denys II qui vient de succéder à son père. C'est un nouvel échec (Dion est exilé et sera assassiné quelques années plus tard lors d'une expédition contre le tyran). On situe entre 370 et 347/6, année de sa mort, la **dernière période** de son œuvre, qui réinterroge, approfondit et même modifie une bonne partie des thèses de la maturité. Ces dialogues, parmi lesquels se trouvent les plus subtils et les plus importants, sont : *Théétète, Parménide, Le Sophiste, Le Politique, Philèbe, Timée, Critias, Les Lois* (ces deux derniers restant inachevés). Durant ce cycle de six séances, nous examinerons, dans l'ordre :

La République : de l'enquête sur la justice (dans l'âme et dans la cité) à la dialectique ontologique

Le Banquet, Phèdre : précision sur l'accès à la connaissance, par la beauté, l'amour et le désir du savoir

Théétète : difficultés de la définition de la science ; contre le relativisme

Parménide : difficultés de la théorie des idées et exercice de dialectique

Le Sophiste : définitions de l'être, du non-être et des relations entre les cinq idées les plus générales

Philèbe : recherche sur le plaisir et sur les conditions de la meilleure vie

¹ Voir le cycle « Les premières philosophies en Grèce », séances 8 et 9 sur Socrate.

Textes des séances 1 et 2

1. « Maintenant, dis-je, cette image, mon cher Glaucon, il faut l'appliquer toute entière à ce que nous disions tout à l'heure, en identifiant le lieu visible au séjour de la prison et la lumière du feu qui l'éclaire à la puissance du soleil ; quant à la montée et à la vision des choses d'en haut, si tu la poses comme la montée de l'âme vers le lieu intelligible, tu ne te tromperas pas sur mon espoir, puisque tu désires l'entendre. Dieu seul sait s'il est vrai. Voilà donc comment cela m'apparaît : à l'extrémité du connaissable, et avec difficulté, on voit l'idée du bon, et une fois qu'on l'a vue on doit conclure qu'elle est pour toutes choses la cause de tout ce qui est droit et beau, elle qui, dans le visible, enfante la lumière et son producteur, et dans l'intelligible est elle-même la productrice qui procure la vérité et la pensée, et enfin qu'il faut la voir si l'on veut agir avec intelligence dans les affaires privées ou publiques. » (*République*, VII, 517a9-c5).

« Trouves-tu étonnant que quelqu'un qui passe de ces études divines aux médiocres affaires humaines ne s'y tienne pas convenablement et paraisse ridicule, avec sa vision encore éblouie et avant de s'être suffisamment réhabitué à l'obscurité ambiante, si on le contraint à rivaliser dans les tribunaux ou ailleurs à propos des ombres de la justice ou des images dont elles sont les ombres, et à contester la manière dont elles sont conçues par ceux qui n'ont jamais vu la justice elle-même ? — Ce n'est pas étonnant du tout, dit-il. » (*id.*, 517d5-e2).

2. « Parmi ceux-là, lorsqu'il en est un divin qui, depuis sa jeunesse, a la fécondité de l'âme, et que, l'âge venu, il a le désir d'enfanter et de procéder, il cherche, je pense, autour de lui le bel objet dans lequel il engendrera — car on n'engendre jamais dans quelque chose de laid. Il préfère donc les beaux corps aux laids, du fait qu'il est fécond, et s'il rencontre une âme belle, noble, bien née, il aime énormément les deux ensemble et face à cette personne il se sent plein de ressources pour prononcer de belles paroles sur la vertu et sur ce que doit être l'homme de bien et quelles doivent être ses activités ; et il entreprend de l'éduquer. C'est en effet, je pense, au contact de la beauté et par sa fréquentation qu'il enfante et procrée ce dont il était fécond, quand il est près d'elle et quand il s'en souvient en son absence, et ce qu'il a engendré il l'élève en commun avec cette personne, de sorte qu'il s'installe entre eux une communauté bien plus forte qu'entre ceux qui partagent des enfants, et une amitié plus solide, parce qu'ils partagent des enfants plus beaux et plus immortels. » (*Le Banquet*, 209b1-c8).

« Tourné vers le vaste océan de la beauté et le contemplant, il enfante, dans l'amour de la connaissance inépuisable, un grand nombre de discours et de raisonnements, beaux et grandioses, jusqu'à ce qu'il ait atteint assez de force et de croissance pour voir cette science unique, celle du beau dont je vais maintenant parler. (...) Celui qui aura été instruit jusque là des choses à aimer, qui aura contemplé toute la succession des choses belles de la bonne manière et sera désormais arrivé à l'extrémité des choses à aimer, apercevra tout à coup une beauté d'une nature étonnante, celle-là même, Socrate, vers laquelle tous ses efforts antérieurs étaient dirigés, qui est éternelle, n'a ni naissance ni mort, ni croissance ni diminution, qui n'est pas belle par un aspect et laide par un autre, ni tantôt belle et tantôt non, ni belle par rapport à une chose et laide par rapport à une autre, ni belle ici, laide ailleurs, ou belle pour les uns, laide pour les autres, (...) mais belle en elle-même et par elle-même, éternellement identique à elle-même, tandis que toutes les autres choses belles en participent d'une manière telle que, en naissant et en disparaissant, elles ne lui ajoutent ni ne lui retirent rien ni ne l'affectent d'aucune façon. » (*id.*, 210d4-211b5).